

REVUE ÉTRANGÈRE.

Le grand événement de la semaine dernière a été la tentative d'assassinat faite sur la reine Victoria.

Comme la Reine allait entrer dans la Cour du Palais Buckingham, après une promenade dans le Parc, Alfred O'Connor, fénien, âgé de dix-huit ans, a sauté par-dessus le mur, s'est précipité près de la voiture et a couché la Reine en joue avec un pistolet, en lui criant qu'elle avait à signer les papiers qu'il tenait à la main, sinon à mourir. Le Prince Arthur, qui était dans la voiture avec la Reine, frappa l'individu et le jeta à terre. Arrivèrent les valets qui se saisirent de l'assassin et le conduisirent à la police. Questionné, O'Connor a répondu qu'il avait en vue d'effrayer la Reine et la décider à faire justice à l'Irlande, en signant l'amnistie des prisonniers fénien.

Avant d'attaquer la Reine, O'Connor a escaladé une palissade de dix pieds de haut qui entoure la cour du Palais Buckingham. Quand il s'approcha du carrosse de la Reine, il vit d'abord Lady Churchill, dame d'honneur de Sa Majesté, et il était sur le point de l'assailir lorsqu'il découvrit son erreur et se tourna du côté de la Reine.

Le groom de Sa Majesté, John Brown, qui suivait le carrosse, en voyant la démarche d'O'Connor, sauta à bas de son cheval et désarma l'assailant. Le prisonnier a été livré aux autorités.

Il a été interrogé par les autorités. Il a dit qu'il n'avait pas chargé son pistolet parce qu'il était brisé; il s'est écrié à plusieurs reprises: "Plaise à Dieu que j'aie réussi;" il a avoué qu'il avait l'intention de présenter sa pétition pour l'amnistie des fénien, mardi, à la Reine, dans la cathédrale de St. Paul, lorsque Sa Majesté fut entourée par ses ministres; qu'il avait alors une plume et de l'encre pour faire signer le document par Sa Majesté; qu'il avait bien essayé mais que la foule était si compacte qu'il n'avait pu approcher de la Reine.

Au moment de son arrestation, on a trouvé sur lui deux papiers qui sont produits et lus en Cour. L'un accorde le pardon à tous les prisonniers fénien.

L'autre document est une commutation à l'avance de la peine du prisonnier pour l'acte qu'il vient de commettre et déclare qu'au lieu d'être pendu, il sera fusillé. Date du 27 février.

C'étaient les papiers qu'il voulait faire signer par la Reine. Cette nouvelle a créé une grande sensation dans tout l'empire britannique. On a bien soin de glisser sur le fait que le pistolet n'était pas chargé, ce qui diminue considérablement la grandeur du danger que la reine a couru.

Cet événement, joint à la maladie du prince de Galles, a produit un excellent effet en faveur de la famille royale, mais c'est une surexcitation momentanée qui ne fera pas disparaître les éléments de trouble et de discorde qui fermentent au sein des classes ouvrières.

Deux jours avant cette tentative d'assassinat, avait eu lieu, à Londres, le service d'actions de grâces pour la guérison du prince de Galles. La fête a été splendide; l'or et l'argent ont coulé ce jour-là; les décorations des rues, la procession, le chant et la musique, tout a été admirable.

La procession, à la tête de laquelle marchait la reine, partit du palais de Buckingham un peu avant midi, au milieu du grondement du canon, du carillon des cloches et du chant d'un chœur de 3,000 enfants. Tous les grands corps du royaume y étaient représentés et tous les régiments de l'armée y avaient envoyé des détachements.

L'encombrement des rues, des hôtels et des places publiques a été cause de plusieurs accidents. Quelques personnes ont été tuées et des centaines ont été blessées.

FRANCE.

Rien de nouveau de ce côté-là. On croit que la Chambre s'ajournera jusqu'au 2.

La commission qui s'occupe de la reddition de Metz continue ses travaux. Les témoignages contre Bazaine sont très forts. Ce n'est pas étonnant; si nous étions dans la commission, nous tiendrions peu compte de ses excuses. Quand on tient dans la main la dernière espérance de la patrie, la dernière planche de salut, un véritable grand homme ne fait pas ce que Bazaine a fait.

Le comte de Chambord est parti de la Belgique; il est à l'heure qu'il est en Hollande.

ÉTATS-UNIS.

Le Cabinet de Washington a envoyé sa réponse à la note de Lord Granville.

Cette réponse est brève et courtoise, elle cite cette partie du Traité qui a rapport au sujet des dommages indirects et adhère fermement au mémoire tel que les Etats-Unis l'ont soumis à la Commission d'Arbitrage de Genève. On prétend que ce sujet doit, d'après le Traité de Washington, être décidé par arbitrage.

Jusqu'à hier, les membres du Cabinet évitaient tout entreection là-dessus, mais après la séance, qui a duré plus de deux heures, chacun des membres dit que la note était faite et que le gouvernement des Etats-Unis maintenait la position qu'avait d'abord prise le Président.

L. O. D.

BRANDY POT.

Dans le bas du fleuve, à quelques milles de Cacouna, se trouvent ces roches bien connues des touristes. Lorsque la mer est grosse, les navires trouvent, près de ces roches, une eau paisible où ils peuvent mouiller. On y voit alors le pot de brandy. On croit que c'est là l'origine du nom que ces roches portent.

LA FEMME D'UN CHEF INDIEN DE LA TRIBU DES PAWNEE.

Elle est représentée dans sa toilette de cour. Il faut avouer qu'il y a beaucoup de reines blanches qui ne paraissent pas mieux.

MAISON DU GOUVERNEMENT A FRÉDÉRICTON.

Elle est agréablement située sur la rive ouest de la rivière St. Jean à une petite distance de la ville. Elle est bâtie d'une jolie pierre tirée des carrières avoisinantes. Elle a coûté \$80,000. Les jardins et parterres qui l'entourent sont charmants.

INTELLIGENCE DES INSECTES.

On lit dans le *Naturaliste Canadien* :

C'est particulièrement dans les actes qui ont pour but de pourvoir à leur nourriture, à leur défense, ou à leur abri, que les insectes font preuve d'intelligence, et en cela, les larves en général semblent bien supérieures aux insectes parfaits.

Les larves des Cicindèles se creusent des trous dans le sol et s'enfoncent dans ces trous, de manière à en fermer l'ouverture avec leur tête aplatie, écailleuse, qui forme une espèce de trappe. Une fourmi, une mouche vient-elle à passer là, que la trappe s'abat aussitôt, et l'insecte est pincé par les deux fortes mandibules qui se soulèvent au-dessous de la tête.

Avez-vous jamais vu des *doodles*, nous demandaient deux négrillons qui nous apportaient souvent des insectes, lorsque nous étions en Géorgie, en mai dernier?—Nous ne savons ce que vous voulez dire.—Venez avec nous, et nous vous en montrerons. Puis nous conduisant au pied d'un arbre, dans la rue même, ils nous montrèrent plusieurs trous en entonnoir, creusés dans le sable; au fond de chacun, se tenait tapie une larve, à abdomen renflé en bourse, les mandibules ouvertes, prêtes à saisir la malheureuse fourmi que les grains roulants du sable amèneraient au fond de ce trou. C'était la larve d'un *Myrmeleon*, *Myrmeleo immaculatus*, dont nous avions lu vingt fois la description dans les auteurs, mais que nous rencontrions pour la première fois.

Que de fois nous avons résisté aux ardeurs d'un Soleil brûlant, en Géorgie, en mai dernier, pour suivre le travail de Scarabées bousiers, occupés à transporter des boules de fumier dans des endroits où le sol moins durci, pouvait leur permettre d'y creuser des trous pour les y enfoncer, afin d'y déposer leurs œufs. C'était ou des *Canthon lævis* avec leur couleur noire-verdâtre, ou des *L'haenus carnifices* avec leurs brillantes couleurs métalliques, rouge et or. Toujours ils étaient deux après la même boule; une seule fois, nous en avons vu trois. Or, voici comment ils procédaient. La balle, dégagée de la bouse dans laquelle elle avait été taillée, parfaitement arrondie, était roulée, souvent jusqu'à des distances de 12 et 15 pieds de l'endroit où elle avait été prise. Les mottes de deux à trois pouces qu'il fallait escalader, n'étaient rien moins que des montagnes, pour ces travailleurs; et les brins d'herbe qu'il fallait ou courber, ou tourner, c'étaient pour eux des arbres ou des arbustes. L'un des deux, en avant de la balle, marchant à reculons, l'attirait à lui en la faisant rouler avec ses pattes antérieures, tandis que son compagnon, placé de l'autre côté, et marchant aussi à reculons, poussait avec ses pieds de derrière, la balle dans la même direction, en appuyant ses pattes antérieures en arcs-boutants sur le sol. Un brin d'herbe un peu raide se rencontrait-il sur le passage? il fallait aussitôt un redoublement d'efforts pour vaincre l'obstacle; alors pendant que celui d'arrière s'employait en arc-boutant pour empêcher la balle de revenir sur lui, celui d'avant se suspendait à la balle même, pour lui faire continuer son mouvement de rotation, jusqu'à ce que l'obstacle fut franchi.

Bien des fois, une montagne de 2 à 3 pouces d'élévation, était sur le point, après beaucoup d'efforts, d'être franchie, la balle touchant presque au sommet, lorsque par une manœuvre mal calculée, ou un obstacle imprévu, prenant une direction oblique, elle roulait dans la vallée que l'on venait de traverser. Nos deux travailleurs aussitôt, à la manière du chien de chasse flairant les pistes du gibier, d'aller explorer les lieux avoisinants, et de venir reprendre le travail du roulage dans une direction détournée, qui paraissait leur offrir moins de difficultés.

TOURS DE FORCE.

(Suite.)

Le grand-père des MM. Harwood, M. de Lotbinière, était doué d'une grande force physique. Il aimait à rencontrer et à essayer des hommes forts.

Un jour qu'il ne savait que faire, il aperçoit un nommé Gauthier, un de ses censitaires, qui plantait des pieux dans son champ. Il se rend jusqu'à lui.

Gauthier, en le voyant venir, descend de son banc où il était monté pour masser ses pieux à coups tombants, ôte sa tuque et salue respectueusement son seigneur.

—Bonjour mon cher Gauthier, dit M. de Lotbinière, en s'emparant de la masse de fer, que le paysan tenait à la main—et l'examinant avec curiosité. Il paraît que tu l'as fait jouer cette masse là, elle est écartelée, elle ne tient plus, un homme pourrait la fendre en deux avec ses mains.

—C'est possible monsieur, mais encore, il faudrait que cet homme là fût joliment fort. Vous pouvez l'essayer si vous voulez M. de Lotbinière.

—Ah! la! la! tu voudrais bien en avoir une neuve, à la place de celle-ci.

—Pardou, monsieur, si vous la fendez avec vos mains, elle sera fendue et tout sera dit.

Là dessus, M. Lotbinière souriant, place la masse sur le banc dont j'ai parlé, se passe les mains dans la fissure du fer, et y met toutes ses forces. Il s'y prend à trois fois, mais le fer résiste.

—Elle est meilleure que je ne pensais, observa M. de Lotbinière en s'essuyant le front.

—Je connais, cependant, quelqu'un, reprit Gauthier, qui pourrait la fendre.

—Allons donc!

—C'est comme je vous dis, monsieur.

—Et qui est-il ce quelqu'un.

—C'est moi, M. de Lotbinière.

—Toi! mais tu te crois donc plus fort que moi.

—Je ne dis pas ça, mais je dis que je puis fendre cette masse avec mes deux mains, et je la fendrai de suite devant vous, si vous me promettez de m'en donner une autre.

—Si tu fais cela, Gauthier, non seulement je te fais présent d'une bonne masse, mais, de plus, je t'exempte de me payer jamais ni cens ni rentes.

Gauthier ne laissa pas longtemps dormir une si belle promesse, et du premier effort, il ouvrit la masse comme il eût fait d'un livre.

M. de Lotbinière tint parole. Jusqu'à il y a quinze ans, les enfants et petits-enfants de Gauthier ne payèrent pas de rente au seigneur.

Mais vers cette époque, M. Antoine Harwood qui n'était pas lié par la promesse de son grand-père, rappela aux petits-fils qu'ils étaient bien et dument ses censitaires, et que tant qu'il ne lui plairait pas de leur faire écarteler des masses, comme avait fait son grand-père à leur grand-père, ils devaient être tenus de lui payer rente, et ils s'exécutèrent.

Giroux, dont j'ai déjà parlé, revenant un jour de la ville et se rendant chez lui, à Beauport, fait rencontre d'un nommé Jobin, de l'Ancienne Lorette, dont la réputation de force s'était répandue au loin. Comme ils suivaient tous deux le même chemin et que Giroux avait une place disponible dans sa voiture, il offrit à Jobin d'y monter avec lui. Jobin ne se fit pas répéter deux fois l'invitation. Les voilà en route, devisant de choses et d'autres, et surtout de tours de force. On aime toujours à parler de ses talents, de ses capacités ou de ce qui y touche.

Comme ils allaient ainsi, Giroux avise, dans un champ voisin de la route, une charrue, couchée au trait-carré, munie de tous ses agrès, traits et bœufs.

—Que diriez-vous, M. Jobin, si nous descendions de voiture et si nous labourions quelques sillons?

—Mais, comment voudrais-tu labourer dans un pareil friche, avec un seul cheval?

—C'est que je n'entends pas atteler mon cheval à la charrue. Nous nous mettrons dans les traits à tour de rôle, et nous tiendrons de même, tour à tour, les manchons de la charrue: seulement pour voir qui de nous deux tirera le plus de sillons.

—Drôle d'idée, tout de même, mon cher Giroux! mais si tu y tiens, je n'en ferai pas fou (fi!).

Et voilà nos deux hommes, l'un tirant à la charrue, l'autre la conduisant.

La pièce en labour pouvait avoir un arpent de longueur. Ils labourèrent ainsi longtemps. Giroux, qui le premier s'était mis dans les traits, acheva ses onze sillons avant de céder sa place.

M. Jobin, lui, ne se rendit qu'à neuf, et Giroux fut reconnu vainqueur. Plût à Dieu, que la force n'eût jamais triomphé que dans des tournois aussi innocents.

Vous avez sans doute visité le village indien de la Jeune Lorette, aussi pittoresque par son site et ses environs que par ses habitants, descendants de la noble et belle race huronne. Inutile alors de vous en faire la description. Si vous ne l'avez pas encore vu, gardez-vous bien de venir à Québec et de ne pas vous rendre jusque là. En y arrivant, vous irez saluer M. Picard, qui, par son influence et sa fortune, commande dans la tribu—et parmi les anciens qui deviennent, hélas! de plus en plus rares, n'oubliez pas le père Elie SiSui. Le père Elie est un brave homme, un bon père de famille, un cœur sur la main, et de plus une bonne mémoire, riche de plus de soixante-et-dix années d'expérience. Il a des souvenirs tout remplis d'intérêt pour nous.

Il y a peu de temps encore, il me comptait qu'un jour, (il y a bien des années, vers 1825, je crois), le colonel Guky, alors jeune homme, en compagnie de quelques officiers de la garnison de Québec, s'était rendu à Lorette pour étudier les mœurs de la tribu.

Rencontrant un jeune Huron, D. Vincent, à quelque distance du village, M. Guky lui fit une question qui lui attira une réponse assez leste et bien tournée. M. Guky crut parer le ridicule en ripostant à coup de cravache. Mal lui en prit. Car le gars s'enfuit vers le village en criant: "qu'il y avait là, tout près, des hommes qui venaient pour maltraiter les Sauvages." Cinq ou six Hurons se levèrent de suite et coururent à l'endroit indiqué. Ils s'en revinrent aussi vite en confirmant ce qu'avait dit Vincent.

Comme ils accouraient tout effarés, Elie SiSui, qui avait pris le temps de mettre ses souliers se dirigeait vers le pont, bien décidé à ne pas laisser bafouer les siens impunément.

Arrivé à la tête du pont, il aperçoit M. Guky et ses amis, qui s'avançaient en riant et se moquant sans doute du sauvage. Aussi vite, il met bas sa redingote et marche droit à Guky sur qui il tombe à bras raccourci. Vlan! Vlan! Guky pare et répond de son mieux, mais les coups arrivent plus drus et plus forts. Pendant cinq minutes, ils se cognent tous deux, à qui mieux mieux.

M. Guky, dans sa jeunesse devait être un rude jouteur. Sa force physique était aussi renommée que sa mâle beauté. Toutefois, ce jour là, Elie lui fournit chaussure à son pied, d'un coup de poing sur la mâchoire, suivi d'un second dans l'estomac, le brave Huron lui fit mordre enfin la poussière.

Plusieurs jeunes sauvages le voyant à terre, accoururent, pour le jeter dans la chute, disaient-ils; mais Elie se mit à taper sur eux, à leur tour: "Allez-vous en, laissez-le là, vous aviez peur de lui tout à l'heure. leur cria-t-il, et maintenant vous voulez le tuer, parce qu'il n'a plus de force. Allez-vous en, vous dis-je?" M. Guky fut ainsi sauvé par celui qui l'avait battu, mais il lui en coûta un beau chapeau neuf, que les jeunes Hurons à défaut du chef qui le portait lancèrent dans la chute.

Il y a trois ou quatre ans, M. Guky se trouvant à Lorette, demandait des nouvelles du père Elie. Il ne lui a pas gardé rancune.

A. N. MONTPETIT.

LISTE ADDITIONNELLE

DES AGENTS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Arthabaskaville.....	MM. J. P. Blanchard.
Baie du Febvre.....	Louis Blondin.
Coteau Landing.....	Louis Dauray.
Deschambault.....	Cyrille Paquin.
Gentilly.....	H. Veilleux.
Granby.....	M. le Dr. F. Gatien.
Ile Verte.....	Chs. Ouellet.
Lacolle.....	J. M. Tremblay.
Repentigny.....	Ant. Deschamps.
St. Barthelemy.....	F. E. Rouveau.
St. Boniface, P. Q.....	Arthur Rousseau.
St. Croix.....	Jos. Hamel.
St. Roch de Richelieu.....	J. B. Paquette.
St. Joseph du Lac.....	O. Leclaire, N. P.
St. Ursule, Maskinongé.....	David Lefebvre, Instituteur.
St. Liboire.....	D. Forget, avocat.
St. Roch de L'Achigan.....	D. Lamarche.
St. Foye.....	L. Falardeau, Instituteur.
St. Flavien.....	Ant. Moussette.
St. Marc.....	T. Malo, Instituteur.
St. Edouard "Napierville".....	J. Blain, Mre. de P.
St. Jean Baptiste "Rouville".....	L. G. Gouler.
St. Hermas.....	F. E. Théroux.
St. Flavie.....	C. F. Lapointe.
St. Jean Deschailions.....	J. O. Mailhot.
St. Louis de Gonzague.....	E. H. Bisson.
St. Leon "Maskinongé".....	C. V. Brunelle.
St. Julie de Somerset.....	M. le Dr. LaRose.
St. Nicolas.....	Ignace Paquet, jr.
St. Pacôme.....	Alexandre Hudon.
Canrobert.....	Mr. le Dr. St. Onge.
Moulin Pierreville.....	M. G. H.
St. Thérèse.....	A. Séguin N. P.
Grande Ligne.....	Théophile Morin.
Winnipeg, Manitoba.....	R. Simpson.
Bagotville, Saguenay.....	L. Tremblay, notaire.
St. Bruno, Madawaska, N. B.....	Napoléon Levasseur.
St. Placide, Deux Montagnes.....	Mr. le Dr. Palardy.
Petite R. St. François, Châtevoix.....	Mlle. M. Lavoie, Institutrice.
St. Roch des Aulnats.....	Mr. le Dr. Tremblay.
St. Louis, Mo., U. S.....	J. O. Bourret.
Bay City, Mich., U. S.....	G. L. Hébert.